

## FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 10 mars 1888

## PAULINE

## PREMIERE PARTIE

LE VICOMTE DE CAVAROC—(Suite)

**U**E se passe-t-il donc ? murmura-t-elle enfin, explique-moi ce mystère, car sans ton aide il m'est impossible de le pénétrer ! Tu ne connaissais pas madame de Lascars, disais-tu...

—En te disant cela, je mentais à mon insu, répliqua vivement Tancredi, j'ignorais son nom, voilà la vérité ; mais je la connaissais, et je l'aime. —Tu l'aimes ! répéta la duchesse, pouvant à peine ajouter foi au témoignage de ses sens. Tu l'aimes !...

—Depuis la nuit du 29 mai 1770, je lui ai donné mon cœur tout entier, continua le marquis, et je ne le lui reprendrai jamais...

—Ainsi donc, demanda madame de Randan, cette jeune fille, cette belle enfant dont si souvent tu m'as parlé ?...

—C'était elle... murmura Tancredi.

—Mais, mon frère, s'écria la duchesse, sais-tu bien que c'est tout un roman, cela !...

—Regarde ! répliqua le marquis en étendant la main vers Pauline qu'il avait étendue sur une chaise longue, regarde ! ce n'est point un roman... c'est la plus belle, c'est la plus touchante des réalités !...

—Approuves-tu maintenant ma conduite à l'égard de cette chère enfant ? demanda la duchesse avec un sourire, approuves-tu la tendresse si vive que j'ai ressentie pour elle tout d'abord ?

—Il le faut bien, répondit Tancredi, puisque mon cœur te donne raison !... m'est-il permis de blâmer ton imprudence lorsque je la partage ?

—Quels sont tes projets pour l'avenir ? —Eh ! le sais-je ? Je n'en ai pas... je n'en veux pas avoir... Ne songeons point à l'avenir d'ailleurs... ni l'avenir ni le passé ne sont à nous... —Eh bien alors, songeons donc au présent... —Eh bien alors, songeons donc au présent... Représente-moi madame de Lascars, j'ai hâte de voir ses beaux yeux s'ouvrir.

L'impatience de Tancredi ne le cédait en rien, sans aucun doute, à celle de sa sœur, aussi ne perdit-il pas un instant pour s'associer aux soins prodigués par la duchesse à Pauline. Ces soins furent couronnés par un succès rapide et complet ; la couronne de la jeune femme se souleva, son sein battit, ses paupières s'entr'ouvrirent et dévoilèrent les prunelles noires qui formaient un si vif et si charmant contraste avec la blancheur de son teint et la nuance blonde de ses cheveux. Le premier regard de Pauline tomba sur le marquis d'Hérouville presque agenouillé devant elle... aussitôt elle devint pourpre ; elle détourna les yeux et, par un mouvement machinal, elle appuya

la main sur son cœur comme pour en comprimer les battements impétueux.

—Me reconnaissez-vous, madame ?... balbutia Tancredi, à qui ces symptômes d'émotion n'échappèrent point et qui sentit grandir l'espoir qu'avait fait naître en lui l'évanouissement de Pauline à son aspect.

—Si je vous reconnais, s'écria la jeune femme avec feu, vous me demandez si je reconnais le courageux gentilhomme qui, dans une nuit d'horreur, a risqué cent fois sa vie pour sauver la mienne ! Vous me croyez donc, monsieur le marquis, bien oublieuse et bien ingrate !

—Loin de moi cette pensée, madame... mais des années ont passé depuis lors...

—Qu'importent les années ?... interrompit Pauline, la mémoire du cœur n'est-elle pas infailible ? d'ailleurs, monsieur le marquis, je vous ai revu.

—Vous m'avez revu ? demanda Tancredi stupéfait. Où donc, madame, et à quelle époque ?

Pauline, pour répondre à cette question de la manière la plus précise, n'avait qu'à se souvenir d'une date funeste, celle de son mariage.

—Sur le chemin de Marly à Bougival, murmura-t-elle, au bord de la Seine, le 27 octobre 1770... Vous passiez en carrosse, monsieur le marquis, vous n'étiez pas seul, une dame vous accom-

panée, par conséquent une nouvelle fatigue ajoutée à toutes celles qu'elle a subies depuis quelques jours. Ne poussons pas l'égoïsme jusqu'à la cruauté, souvenons-nous que cette chère enfant a besoin d'un repos réparateur pour reprendre sa force épuisée... Sachons renoncer pendant quelques heures au plaisir que nous cause sa présence, et quittons-la, pour nous occuper d'elle encore.

La duchesse embrassa tendrement Pauline qui salua le marquis avec un trouble inexprimable, puis le frère et la sœur regagnèrent leur appartement. A peine la porte venait-elle de se refermer derrière eux, que Tancredi se jeta sur un siège et cacha sa tête dans ses mains avec un geste désespéré.

—Mon Dieu, s'écria madame de Randan, mon Dieu, qu'as-tu donc ?

—Je suis le plus malheureux des hommes, ma sœur ! balbutia le marquis d'une voix brisée.

—Le plus malheureux des hommes ! répéta la duchesse avec épouvante, toi, mon frère !

—Oui...

—Pourquoi ?

Tancredi ne répondit pas.

—Est-ce donc au sujet de madame de Lascars que tu sembles souffrir ainsi ? poursuivit Jane.

Le marquis fit un signe affirmatif.

—Je ne te comprends pas, murmura la duchesse.

Tancredi, pendant un instant, sembla lutter contre lui-même, puis il s'avoua vaincu, la flamme intérieure fit explosion, et il dit avec une violence inattendue :

—Ne comprends-tu pas que je l'aime ? que je l'aime plus que jamais ?

—Eh ! bien, répliqua la duchesse, ce n'est ni un malheur ni un crime, elle est libre, après tout, vous êtes libres tous deux.

Tancredi releva la tête avec une incomparable fierté.

—Ma sœur, répondit-il, tu me connais mal, ou plutôt tu me méconnaissais ! Je n'oublie ni ce que je suis, ni quel est le sang dont je sors ! Je souffrirai.

Je mourrai s'il le faut, mais jamais la veuve du misérable baron de Lascars ne deviendra marquise d'Hérouville !...

—S'il en est ainsi, je renonce à tous mes projets, s'écria la duchesse effrayée de la pâleur du marquis ; je me séparerai de madame de Lascars, je la protégerai de loin... tu ne la verras plus... J'éviterai même de prononcer son nom devant toi.

Tancredi secoua la tête.

—Ma sœur, murmura-t-il en souriant tristement, je suis d'âge et de force à affronter le péril face à face... J'aurai le courage de cacher mon amour au plus profond de mon cœur et de n'en rien laisser soupçonner à madame de Lascars, mais je l'aime à ce point que s'il fallait ne plus la revoir, maintenant que je l'ai retrouvée, je préférerais une mort foudroyante à ce supplice de tous les instants, chacun connaît la mesure de sa force, l'héroïsme de l'absence me ferait défaut.

Le lendemain de ce jour, Pauline partait pour la France avec la duchesse de Randan et le marquis Tancredi d'Hérouville.

XVII

Un laps de cinq ans s'était écoulé depuis ces



Il lui donna l'ordre d'aller préparer sa chambre pour l'étranger de mauvaise mine.—Page 83, col 3.

pagnait... une belle dame, votre femme sans doute.

Ces derniers mots furent prononcés d'une voix tremblante et à peine distincte.

—Sa femme, répliqua la duchesse en embrassant madame de Lascars. Eh ! non vraiment, chère petite, cette belle dame, c'était moi, mon frère n'est pas marié...

Pauline baissa la tête sur sa poitrine et se dit tout bas que son erreur de ce jour là avait été bien funeste, car enfin, sans sa conviction que l'inconnu de la nuit du 29 mai n'était plus libre, elle aurait eu la force, sous l'influence du rêve prophétique que nous connaissons, de revenir sur sa promesse et de refuser sa main à Roland. Or, son mariage avec Roland, bien que brisé par une mort terrible, quelques heures auparavant, n'en resterait pas moins éternellement le malheur et la honte de sa vie ? Avons-nous besoin d'ajouter que Pauline renferma dans le plus profond de son âme ces tristes réflexions.

—Mon cher Tancredi, dit la duchesse au marquis, j'étais certes loin de m'attendre à cette reconnaissance (qui d'ailleurs me comble de joie, puisque mon frère et mon amie ne sont déjà plus des étrangers l'un pour l'autre), mais qui vient de causer à madame de Lascars une émotion nou-